

niversité de Halle, mais dans toute l'Allemagne, tourna ainsi au détriment de la religion en faveur de l'incrédulité. Semler et J. D. Michaelis marchèrent sur ses traces. Ce dernier savant ayant fait un voyage en Angleterre, ses collègues de l'Université remarquèrent à son retour que ses sentiments religieux s'étaient bien refroidis.

Les réfutations anglaises des déistes qu'on traduisit en allemand contribuèrent elles-mêmes, ainsi qu'Ernesti en a fait la remarque, au progrès de l'incrédulité au delà du Rhin, parce qu'elles faisaient trop de concessions à l'erreur. Plusieurs des traducteurs de ces livres, comme Zollikofer, Rösselt, Spalding, Jerusalem, furent eux-mêmes plus ou moins rationalistes. Tholuck avait donc bien raison de dire : « Il vaudrait la peine de recueillir les idées des déistes anglais en critique, en exégèse, sur le dogme, la morale et l'histoire ecclésiastique; on se convaincrat ainsi bien vite qu'il y a très peu d'opinions rationalistes qui appartiennent exclusivement à notre époque<sup>1</sup>; » la plupart ont pris naissance sur le sol de la Grande-Bretagne. Ainsi au moment où le déisme déclinait et expirait dans les lieux où il avait vu le jour, il commençait à dominer en France et en Allemagne. C'est dans ces deux pays que nous devons suivre maintenant son histoire.

<sup>1</sup> A. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. I, p. 24.

## LIVRE TROISIÈME.

LES ATTAQUES DES PHILOSOPHES FRANÇAIS CONTRE  
LA BIBLE.

### CHAPITRE PREMIER.

L'INCRÉDULITÉ EN FRANCE AVANT LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Le mouvement rationaliste qui se produisit en Angleterre à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du xviii<sup>e</sup> est connu, comme nous l'avons dit, sous le nom de déisme. Celui qui se produisit en France pendant la seconde moitié du siècle dernier porte dans l'histoire le nom de philosophisme, et ses représentants celui de philosophes<sup>1</sup>. Les philosophes sont les héritiers directs et les continuateurs des déistes. Ils avaient eu

<sup>1</sup> Le xviii<sup>e</sup> siècle « s'est appelé lui-même *le siècle de la philosophie* : depuis les premiers écrivains jusqu'aux derniers, depuis Voltaire jusqu'à Mercier, tous se sont appelés *philosophes*, tous ont vanté *le siècle philosophe*. » La Harpe, *Cours de littérature, De la philosophie du xviii<sup>e</sup> siècle*, 18 in-12, Dijon, 1821, t. xvii, p. 9.

cependant parmi nous des devanciers ou des précurseurs, et nous devons en dire tout d'abord quelques mots.

Déjà, pendant le moyen âge, comme nous l'avons remarqué, il s'était développé çà et là, en France, d'une manière sporadique, quelques germes rationalistes. Mais ce n'est qu'à partir de la révolte des protestants contre l'Église qu'on voit apparaître des incroyables. Le spectacle des divisions religieuses a le triste privilège d'ébranler certaines âmes et de les faire tomber dans le doute d'abord et puis jusqu'au fond de l'abîme de l'incrédulité. Le libertinage achève souvent l'œuvre commencée par le scepticisme, quand il n'en est pas la première cause. La corruption du cœur et la dépravation de l'esprit, quelquefois séparées, plus fréquemment réunies, sont les deux sources ordinaires de l'impiété. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient la plupart aussi libres-faiseurs en morale que libres-penseurs en religion. Leurs prédécesseurs de toutes les époques ne se distinguaient point d'eux à cet égard. Il arrive souvent qu'on ne croit pas, afin d'être dispensé de conformer sa conduite à sa foi. Une vie déréglée fausse l'esprit, quand ce n'est pas l'esprit faussé qui dérègle la vie. C'est parmi les libertins et les sceptiques que se recruta surtout le protestantisme naissant, mais beaucoup plus, semble-t-il, parmi les premiers que parmi les seconds. La Renaissance et l'hérésie avaient produit une forte commotion dans la nature humaine et fait monter ainsi à la surface comme une sève païenne jusque-là comprimée par le Christianisme; elle débordait maintenant un peu partout en immoralité et en incrédulité. Nous

n'avons pas à nous occuper ici des libertins et des apostats, entraînés dans l'erreur par leurs passions bestiales. Nous avons seulement à signaler ceux dont le scepticisme ou l'incroyance fit des ennemis de nos Livres Saints ou bien prépara les voies aux philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Rabelais, un des premiers, habitua les esprits à tourner la religion en ridicule. Hugues Salel, un poète du temps qui l'avait connu, le qualifie de Démocrite,

Riant des faitz de nostre vie humaine<sup>1</sup>.

Il rit plus que des « faitz de nostre vie humaine, » il se moque aussi de la vie surnaturelle et de tout ce qu'il y a de plus sacré, dans ses livres de « haute graisse, légers au pourchas, et hardis à la rencontre, » dans lesquels une « doctrine absconse » doit révéler, d'après l'auteur, « de très hauts sacrements et mystères horribles, tant en ce qui concerne nostre religion qu'aussi l'estat politique et vie œconomique<sup>2</sup>. » Mais ne nous arrêtons pas davantage sur celui que saint François de Sales appelait « l'infâme Rabelais<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Dans un dizain en tête du livre II. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, 8<sup>e</sup> édit., 4 in-12, Paris, 1881, t. I, p. 297.

<sup>2</sup> Prologue du *Gargantua*, dans Nisard, *ibid.*, p. 283.

<sup>3</sup> « Surtout gardez-vous des mauvais livres, et pour rien au monde ne laissez point emporter votre esprit après certains écrits que les cervelles foibles admirent, à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument, comme cet infâme Rabelais, et certains autres de notre âge, qui font profession de révoquer tout en doute, de mépriser tout, et se moquer de toutes les maximes de l'antiquité. » Saint François de Sales, à un gentilhomme qui allait suivre la cour, *Lettre* 766, *Œuvres complètes*, édit. Périsse, 1855, t. III, p. 611.

Parmi ceux qui frayèrent le chemin aux incrédules, l'un des principaux est un admirateur de Rabelais<sup>1</sup>,



32. — Michel de Montaigne.

Michel de Montaigne (1533-1592)<sup>2</sup>. Il devint à son tour

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, l. II, ch. x, 4 in-12, édit. Charpentier, Paris, 1854, t. II, p. 211.

<sup>2</sup> Voir Figure 32, le portrait de Montaigne, d'après une réduction

un des inspirateurs de Bayle et de Locke, mais c'est surtout sur le XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il exerça son influence. « Le voilà enfin à sa place, en pleine compagnie de sceptiques... Voltaire reprend toutes les idées de Montaigne, donne la précision et le tour vif de la polémique à ces opinions enveloppées, chez Montaigne, du langage abondant, pittoresque et quelquefois traînant, de la spéculation oisive<sup>1</sup>. Rousseau le copie, Montesquieu, Diderot et tous les encyclopédistes l'étudient, lui font des emprunts, rhabillent ses doutes<sup>2</sup>. » Montaigne, à

du frontispice des *« Essais de Michel, seigneur de Montaigne, nouvelle édition. A Paris, chez Jean Piot, Libraire Juré, rue Saint Jacques, au S. Esprit, et à la Salamandre d'Argent. M. DC. LVII. »* In-f<sup>o</sup>.

<sup>1</sup> Ce que Voltaire admire naturellement en Montaigne, c'est ce qu'il a de mauvais, son doute :

Montaigne, cet auteur charmant...  
Doutait de tout impunément,  
Et se moquait très librement  
Des docteurs fourrés de l'école.

*Oeuvres*, t. II, p. 632. « Toujours original, écrit-il de lui à du Tressan, le 21 août 1746 (*Oeuvres*, t. XI, p. 494),... toujours peintre et, ce que j'aime, toujours sachant douter. » — « De Montaigne et de Charron à Saint-Evremond et à Ninon, et de Ninon à Voltaire, il n'y a que la main... C'est ainsi que, dans la série des temps, quelques esprits font la chaîne. » Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, 1859, p. 190.

<sup>2</sup> D. Nisard, *Hist. de la littér. franç.*, t. I, p. 449-450 : « Montaigne... devait faire aisément la chaîne et comme le pourparler jusqu'à Bayle et au delà... Montesquieu, Jean-Jacques (style et pensée), dit Sainte-Beuve, réintroduisirent, chacun à leur manière, dans le grand courant de la langue, beaucoup de Montaigne. » *Port-Royal*, liv. III, § II et III, 2<sup>e</sup> édit., 5 in-8<sup>o</sup>, Paris, 1860, t. II, p. 394, 449.

la vérité, n'est ni un impie ni un incrédule. Il n'attaque jamais la religion, il n'attaque que l'hérésie. « [Il] combat, a dit Pascal, avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps<sup>1</sup>. » Il se déclare contre le protestantisme avec plus de force et de franchise que bien d'autres catholiques célèbres de son temps; il désapprouve en termes exprès « les nouvelles de Luther, commencement de maladie (qui) déclineroit aysement en un execrable atheïsme; » il dit du calvinisme : « Je suis desgouté de la nouveleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car i'en ay veu des effects tres domageables. » Non content de ce blâme général, il rejette en particulier les idées des soi-disant réformateurs sur l'Écriture Sainte et condamne en propres termes le libre examen :

Qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de juger, et se doit faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermé en mon siège, ... me semblant tres-inique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantaisie, ... et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles... Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le Saint Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos

<sup>1</sup> Pascal, *Entretien avec M. de Saci*, *Œuvres*, 3 in-12, Paris, 1864, t. II, p. 8. Cf. dom Devienne, *Dissert. sur la religion de Montaigne*, in-12, Bordeaux, 1783; Bayle Saint-John, *Montaigne the Essayist*, Londres, 1858, t. II, p. 86-92.

actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; n'y n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont a present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux et venerable; ce doit estre un action destinee et rassise, à laquelle on doit tousiours adiuster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont versees, que Dieu y appelle... Je crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité<sup>1</sup>.

Il dit aussi ailleurs :

Ceux là se mocquent, qui pensent appetisser nos débats et les arrester, en nous r'appelant à l'expresse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contreroller le sens d'autrui qu'à représenter le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à gloser qu'à inventer... Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubttes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, t. I, p. 155; t. II, p. 71-72.

monde s'embesogne, duquel l'interprétation face tarir la difficulté<sup>1</sup> ?

Pour Montaigne, l'autorité est aussi nécessaire en religion qu'en politique, et en morale qu'en dogme<sup>2</sup>; il admet avec simplicité le récit de la chute de nos premiers parents, qui a révolté tant d'incrédulés et de sceptiques, il accepte tous les enseignements de l'Église, il se soumet à toutes ses lois :

Il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeissance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre Eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste<sup>3</sup>.

Malheureusement, l'abus que faisaient les protestants de leur raison et du libre examen jette Montaigne dans

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII, t. IV, p. 248, 252.

<sup>2</sup> « Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son devoir; il la luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dict Epicurus. » *Essais*, l. II, ch. XII, t. II, p. 343.

<sup>3</sup> Montaigne, *Essais*, l. I, ch. XXVI, t. I, p. 257.

un excès opposé et le fait tomber dans le scepticisme. Immédiatement après les paroles que nous venons de rapporter, il ajoute :

Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradictions en nostre iugement mesme! Combien de choses nous servoient hier d'articles de foi, qui nous sont fables aujourd'hui?

Voilà, chez l'auteur des *Essais*, le défaut de la cuirasse. Il avait, dans sa nature, je ne sais quelle paresse, quel « nonchaloir, » selon une de ses expressions favorites, qui le rendait irrésolu, inconstant, et qui le faisait changer d'opinion comme de conduite.

Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrariétés s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon : honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, délicat; injurieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, véritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela ie le veois en moy aulcunement, selon que ie me vire... Je n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique<sup>1</sup>.

Il trouvait le doute plus commode que la recherche de la vérité. C'était une véritable infirmité de son intelligence, mais cette infirmité lui était agréable. Il aimait

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, l. II, ch. I, t. II, p. 92-93.

à se laisser entraîner mollement au fil de l'eau; à se bercer comme dans un état de somnolence et de rêverie. « Oh! s'écriait-il, que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte<sup>1</sup>! » Doux, peut-être; sain, non. Le danger des *Essais* de Montaigne, qui charment trop facilement par leur style, leur bonhomie et leur saveur *sui generis*, le danger de ces *Essais*, sans parler des passages trop libres qu'ils renferment, est là, dans ce doute amollissant et séducteur. « Combien d'esprits auxquels le doute plaît, soit à cause de leur faible attache à la vérité, soit comme morale commode!... Montaigne caresse toutes ces dispositions et absout toutes ces impuissances<sup>2</sup>. »

Il accable la raison sous une grêle de traits, il ne tarit pas en invectives à son sujet : elle ne se comprend pas elle-même; elle est moins sûre que l'instinct; elle cause notre tourment; elle est un trouble-fête; elle donne son assentiment à des fantaisies forcenées; elle est aussi aveugle que la fortune; elle a son assiette mal assurée; elle est trompée par ses propres outils; elle est boîteuse, erratique, sophistiquée; c'est une pierre de touche, mais elle est pleine de fausseté; c'est un glaive, mais il est double et dangereux; « c'est le soulier de Theramenes, bon à tous pieds; » c'est « un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à destre; » c'est « une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soyent<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII, t. IV, p. 262.

<sup>2</sup> D. Nisard, *Hist. de la littér. française*, t. I, p. 450-451.

<sup>3</sup> *Essais*, t. III, p. 199; t. II, p. 510; t. I, p. 138.

Nostre discours (notre raisonnement) est capable d'estoffer cent aultres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture; il ne lui faut ni matière ni baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le vide que sur le plein, et de l'inanité que de matière :

*Dare pondus idonea fumo<sup>1</sup>.*

Le treuve, quasi par tout, qu'il faudroit dire : *Il n'en est rien*; et employerois souvent cette response; mais ie n'ose; car ils crient que c'est une desfaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance, et me fault ordinairement basteler, par compaignie.... Suyvant cet usage, nous scavons les fondements et les moyens de mille choses qui ne feurent oncques; et s'escarmouche le monde en milles questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls... La vérité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust, et les allures pareilles; nous les regardons de mesme œil. Le treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer<sup>2</sup>.

Au milieu de ces attaques contre la raison, il perce souvent comme un bout d'oreille de rationalisme. Scepticisme et incrédulité se touchent. Ébranler la raison, c'est aussi ébranler la foi. On fait les affaires des ennemis de la religion en louant le pyrrhonisme. Montaigne n'a jamais révoqué en doute les miracles des Livres Saints, il les admet même formellement<sup>3</sup>, mais son pen-

<sup>1</sup> « Capable de donner un poids à la fumée. » Perse, v, 20.

<sup>2</sup> Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XI, t. IV, p. 185-186.

<sup>3</sup> *Essais*, l. I, ch. XXII, t. I, p. 155. Cf. l. I, ch. XXVI, t. I, p. 255-

chant à douter de tout l'a porté à douter des miracles en général, et c'est par là, plus que par tout le reste, qu'il devait plaire un jour aux philosophes. « Qui veut apprendre à douter, dit Voltaire, doit lire ce chapitre entier de Montaigne, le moins méthodique des philosophes, mais le plus sage et le plus aimable<sup>1</sup>. » Le chapitre que loue ainsi le patriarche de l'incrédulité est le chapitre intitulé *Des Boîteux*, dont nous venons de citer un extrait, et le passage auquel il fait directement allusion est celui qui a trait aux miracles. Le voici :

J'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encore qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là iusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abruvez de ce commencement d'estrangeté, venants à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroit de quelque piece faulse : oultre ce, que... nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession de nostre creu. L'erreur particulière fait premièrement l'erreur publique, et, à son tour aprez, l'erreur publique fait l'erreur particulière. Ainsi va

256. Dans ses *Voyages en Italie*, publiés par M. de Querlon, il raconte en détail et en y adhérant sans restriction un miracle opéré à Lorette. *Journal du Voyage de Montaigne en Italie*, in-4°, Paris, 1774, p. 189. « Il n'est possible, dit-il, de mieus ni plus exactement former l'effaict d'un miracle. »

<sup>1</sup> Voltaire (sur le testament de Richelieu), *Œuvres*, t. v, p. 312.

tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main; de manière que le plus esloigné tesmoing en est mieulx instruit que le plus voysin; et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier<sup>1</sup>.

Il y a du vrai dans ces observations de Montaigne, et elles sont applicables à certains cas. Son tort est de les généraliser et de ne pas marquer les exceptions. Quand il dit ailleurs : « Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature<sup>2</sup>, » il s'exprime absolument comme un incrédule et il pose un principe tout à fait rationaliste. On conçoit qu'un tel langage ait charmé Voltaire et irrité Pascal. « Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles! » s'écrie ce dernier, dans ses *Pensées*, en parlant de Montaigne<sup>3</sup>. Au fond, néanmoins, l'auteur des *Essais* était resté croyant<sup>4</sup>. « Comme il sentit sa fin approcher, raconte son ami Étienne Pasquier, il pria, par un petit bulletin, sa femme de semondre quelques Gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivez qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre; et comme le Prestre estoit sur l'eslevation du *Corpus Do-*

<sup>1</sup> *Essais*, l. III, ch. XI, t. IV, p. 186-187.

<sup>2</sup> *Essais*, l. I, ch. XVII, t. I, p. 138.

<sup>3</sup> *Pensées*, art. XXV, 61, *Œuvres*, 1864, t. I, p. 389.

<sup>4</sup> Voir Labouderie, *Christianisme de Montaigne*, dans les *Démonst. évang.* de Migne, t. II, col. 461-694. La note y est un peu forcée, mais le Christianisme de l'auteur des *Essais* est bien établi. La plupart des extraits cités par Labouderie sont tirés de la traduction faite par Montaigne de la *Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde. Sur ce dernier, qui doit toute sa célébrité à Montaigne, voir l'abbé D. Reulet, *Un inconnu célèbre*, Paris, 1875.

*mini*, ce pauvre Gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes : et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu<sup>1</sup>. »

Cependant, malgré sa mort chrétienne, Montaigne a été l'un des plus funestes auxiliaires des incrédules, parce qu'il leur a aplani le chemin, en semant le doute dans les âmes. Pascal et les jansénistes de Port-Royal l'avaient bien compris, de même que Malebranche, quand ils s'élevaient avec tant d'énergie contre les *Essais*<sup>2</sup>. On peut trouver leur jugement sévère, mais il n'est pas injuste. S'il est vrai qu'il se courba sous l'autorité du Christ, il n'en est pas moins vrai qu'il ébranla

<sup>1</sup> *Lettres*, dans ses *Œuvres*, 1723, t. II, p. 518.

<sup>2</sup> « Par une destinée assez singulière, il se trouve que le caractère et le ton de la pensée perdent du premier coup Montaigne auprès des hommes de Port-Royal... Il leur paraît représenter désormais tout ce qui sera un jour la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle; il en est pour eux un abrégé parlant, une prophétie anticipée et redoutable. » Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1860, t. II, p. 393. Voir le jugement d'Arnaud et de Nicole, *Essais*, t. I, p. XXXII; Pascal, *Entretien avec M. de Saci*, *Œuvres*, 1864, t. II, p. 5-15; *Logique de Port-Royal*, part. III, ch. XX, § 6 de la première partie du chapitre, édit. Périsse, p. 298-300; Malebranche, *Recherche de la vérité*, l. II, ch. V. Cf. Delalle, *Cours de philosophie chrétienne*, 3 in-8°, Paris, 1848, t. I, p. 348-362. — Un conseiller d'Etat, de Silhon, publia en 1661 une réfutation de Montaigne sous le titre : *De la certitude des connaissances humaines*, in-4°, Paris (B. N. <sup>o</sup>E 232 Inv. Réserve). Le reproche qu'il fait à Montaigne est celui-ci, p. 2-3 : « Vouloir guérir les esprits de la vanité que la science inspire, en leur prouvant qu'ils ne savent rien, et qu'ils sont incapables de rien savoir, c'est vouloir crever les yeux pour empêcher les mauvais regards. »





Pour donner au portraict de Charron quelque vie,  
Et quelque langue aussy, le Peintre ha iceluy  
Ioint aux sages discours de sa Philosophie,  
Qui le rendent viuant, et qui parlent pour luy.

N.R.P.

33. — Pierre Charron.

la foi à la révélation et à l'Évangile, en ébranlant la certitude.

*Solius addictus jurare in dogmata Christi,  
Cetera Pyrrhonis pendere lance sciens,*

Il ne se crut obligé de jurer que sur la parole du Christ,  
Pour le reste, il le pesa dans la balance de Pyrrhon,

portait son épitaphe<sup>1</sup>. On a beau faire des distinctions entre la certitude religieuse et la certitude philosophique, la logique proteste, l'esprit se refuse à les admettre, et passe vite de la négation de l'une à la négation de l'autre<sup>2</sup>. Voilà pourquoi la libre-pensée a reconnu Montaigne pour l'un des siens; voilà pourquoi Naigeon, l'un des pires athées du xviii<sup>e</sup> siècle, a publié une édition des *Essais*, dans l'intérêt du philosophisme; voilà pourquoi enfin, l'un de ses contemporains, son admirateur et son disciple, Pierre Charron (1544-1603), le dépassa aussitôt<sup>3</sup>.

Le scepticisme de Charron dérive de celui de l'auteur des *Essais*, mais, suivant une marche progressive qu'on remarque presque toujours dans l'histoire de l'erreur,

<sup>1</sup> Ces deux vers sont extraits de la traduction latine par La Monnoie de l'épitaphe grecque de Montaigne.

<sup>2</sup> « Quelque éloigné de l'immoralité et de l'irréligion que fût le caractère personnel de cet écrivain, dit Victor Cousin, son ouvrage a pu favoriser plus d'une fois des dispositions contraires dans l'esprit de ses lecteurs et même les y faire naître. » *Manuel de l'histoire de la philosophie*, Paris, 1829, t. II, p. 48-49.

<sup>3</sup> Voir Figure 33, le portrait de Charron, d'après une gravure ancienne, un peu réduite, de la collection des portraits de la Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice.

tandis que Montaigne s'était borné à dire : Que sais-je? son continuateur alla plus loin et dit : Je ne sais pas. Il était un des vingt-cinq enfants d'un libraire de Paris. Successivement avocat et prédicateur, il voulut, à quarante-cinq ans, se faire chartreux, puis célestin; on refusa de l'accepter dans ces différents ordres et il devint enfin théologal de Bordeaux. Il se lia d'étroite amitié avec Montaigne, qui, en mourant, en 1592, lui permit par une clause testamentaire de porter les armes de sa famille. Il lui légua surtout son esprit, car Charron hérita de son scepticisme, et l'aggrava. Son système philosophique se trouve exposé dans le livre *De la Sagesse*, qu'il publia en 1601. Le ton en est plus grave que celui des *Essais*, l'exposition est méthodique et suivie, mais on y rencontre à chaque pas les idées et jusqu'aux expressions de son maître en l'art de douter. Son scepticisme diffère d'ailleurs de celui de Montaigne par son étendue et aussi par son but. Chez lui, il cesse d'être personnel pour s'adresser à des disciples et devenir un enseignement. Le frontispice placé en tête de son livre en résume la doctrine. La Vérité, nue, est debout « sur un cube. »

A son costé droit (sont) ces mots : LE NE SÇAY<sup>1</sup>... Au-dessous, y a quatre petites femmes, laides, chétives, ridées, enchainées, et leurs chaînes se rendent et aboutissent au Cube, qui les méprise, condamne et foule aux pieds, desquelles deux sont du costé droit..., sçavoir Passion et Opi-

<sup>1</sup> Charron fit aussi placer sa devise : *Je ne sçay*, sur une maison qu'il construisit à Condom.

nion. La Passion, maigre, au visage tout altéré; l'Opinion, aux yeux esgarez, volage, estourdie, et soustenuë par nombre de personnes, c'est le peuple. Les deux autres sont de l'autre costé..., sçavoir, Superstition au visage transi, joignant les mains comme une servante qui tremble de peur; et la Science, vertu ou preud'hommie artificielle, acquise, pedantesque, serve des loix et coutumes, au visage enflé, glorieux, arrogant, avec les sourcils relevez, qui lit en un Livre où y a escrit OUY, NON<sup>1</sup>.

Montaigne avait mis la foi en dehors de ses spéculations; son disciple ne suit pas son exemple. Il insiste sur la diversité des religions; on dirait qu'il attribue à toutes une même origine. Chaque homme donne une origine divine à sa secte et fait de son fondateur un inspiré de Dieu<sup>2</sup>. En réalité, les hommes doivent leur religion au hasard de leur naissance<sup>3</sup>. Voltaire a pu tirer de Char-

<sup>1</sup> Charron, *De la Sagesse*, suivant la vraie copie de Bourdeaux, in-12, Paris, 1657 (Explication de la Figure qui est au Frontispice de ce Livre).

<sup>2</sup> « Aussi ont-elles toutes pris naissance presque en mesme climat et air, toutes trouvent et fournissent miracles, prodiges, oracles, mysteres sacrez, saints Prophetes. » *De la sagesse*, l. II, ch. v, 2, p. 324. « Il faut qu'elles soient apportées et baillées par revelation extraordinaire et celeste, prises et receuës par inspiration divine et comme venant du ciel. Ainsi aussi disent tous qu'ils la tiennent, et la croyent, et tous usent de ce jargon, que non des hommes, ny d'aucune creature, ains de Dieu. Mais à dire vray, sans rien flatter ny deguiser, il n'en est rien; elles sont quoy qu'on die tenuës par mains et moyens humains. » *Ibid.*, n<sup>os</sup> 7 et 8, p. 328.

<sup>3</sup> « La nation, le pays, le lieu, donne la religion; l'on est de celle que le lieu auquel l'on est né et élevé, tient: nous sommes circoncis, baptizez, Juifs, Mahumetans, Chrestiens, avant que nous sça-